



Les Carnets du Cediscor

Publication du Centre de recherches sur la didacticité
des discours ordinaires

14 | 2018

Les métadiscours des non-linguistes

Lexique, catégorisation et représentation : les reformulations métalinguistiques dans le discours animaliste

Lexicon, categorisation and representation: metalinguistic reformulations in discourses about animal rights

Catherine Ruchon



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/cediscor/1226>

ISSN : 2108-6605

Éditeur

Presses Sorbonne Nouvelle

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2018

Pagination : 51-66

ISBN : 978-2-37906-001-4

ISSN : 1242-8345

Référence électronique

Catherine Ruchon, « Lexique, catégorisation et représentation : les reformulations métalinguistiques dans le discours animaliste », *Les Carnets du Cediscor* [En ligne], 14 | 2018, mis en ligne le 22 novembre 2018, consulté le 21 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/cediscor/1226>

Les carnets du Cediscor



Lexique, catégorisation et représentation : les reformulations métalinguistiques dans le discours animaliste

Lexicon, categorisation and representation: metalinguistic reformulations in discourses about animal rights

par Catherine RUCHON

Résumé/Abstract

Cet article se propose d'explorer la relation entre lexique, reformulations métalinguistiques non savantes et représentations en s'appuyant sur un corpus de discours animalistes constitué de pétitions en ligne, d'extraits de sites d'associations engagées dans la cause animale, de commentaires d'internautes, d'articles de presse et d'interviews de militant-e-s. Il s'inscrit dans le cadre d'une linguistique populaire axée sur des questions de sémantique. L'analyse des énoncés de militant-e-s a permis de dégager la notion d'axiolexème qui s'applique à des mots ordinaires du lexique auxquels les énonciateurs tentent d'ajouter en discours une dimension morale. Ils cherchent ainsi à changer les représentations associées à ces mots en mettant en exergue certains traits distinctifs par des énoncés à forme définitionnelle.

This article explores the relationship between lexicon, folk metalinguistic reformulations and representations by drawing on on a corpus of animal rights discourses composed of online petitions, extracts from animal rights NGO websites, web users' comments, press articles and activists' interviews. This analysis is part of the field of Folk Linguistics and focuses on issues of semantics. From the study of activists' discourses, the author has drawn the notion of axiolexème. It applies to ordinary words to which, in discourse, enunciators strive to add a moral dimension. They thus seek to change the representations associated with these words by highlighting certain distinctive features through definitional statements.

Mots-clés/Keywords

Axiolexème, définition, discours animaliste, linguistique populaire, représentation, resignification

Axiolexème, definition, animal rights discourses, folk linguistics, representation, resignification

Ministre de la Transition écologique et solidaire, Nicolas Hulot a déclaré le 2 août 2017 sur France Inter souhaiter « créer un groupe de réflexion sur le bien-être animal » placé sous l'autorité d'un philosophe et d'un parlementaire. Dans le paysage socio-politique actuel français, la question du statut et des droits de l'animal est posée avec force par certains citoyens. Leurs discours se déploient sur des sites d'associations engagées sur la question animale, des manifestes et des pétitions citoyennes : tous comportent de nombreuses reformulations métalinguistiques. Cet article engage une réflexion sur le rôle de ces productions dans le militantisme. Il s'appuie sur un corpus constitué de discours de militant-e-s produits dans les années 2010 : pétitions en ligne (change.org, wesign.it, mesopinions.com), extraits de sites d'associations engagés (Fondation Brigitte Bardot, Mouvement pour la cause animale, L214), commentaires d'internautes engagés, articles de presse, interviews de militant-e-s reproduits sur différents médias. Ce corpus comprend de nombreux énoncés définitionnels du type *X est/n'est pas*, qui relèvent des « définitions naturelles », qui visent à « saisir le contenu naturel des mots, c'est-à-dire le contenu plus ou moins vague que spontanément – et souvent inconsciemment – les locuteurs y associent » (Martin 1990 : 86-87). Elles sont formulées « par les locuteurs eux-mêmes et non par le technicien qu'est le lexicographe » (*ibid.* : 87). Dans ce corpus, elles sont néanmoins à mettre en relation avec les définitions lexicographiques. Le rôle de ces discours définitionnels est double. Lorsqu'ils se réfèrent explicitement à des discours garants (discours lexicographique, discours juridique), ils servent à asseoir une position d'autorité et à légitimer une cause. Au-delà de cette visée argumentative, les reformulations ont une visée performative, celle de modifier les représentations autour de termes usuels tels que *animal* ou *végétarien* en leur prêtant une dimension morale. Cette analyse se situe dans une « pragma-sémantique » (Riegel 1990 : 99) qui prend en considération les fins communicatives des discours de militant-e-s. Je souhaite ici exemplifier les processus sémantico-cognitifs de construction du sens et analyser comment, par les discours des militant-e-s de la cause animale, des mots « ordinaires » deviennent en discours des *axiolexèmes*, lorsque les énonciateurs/trices leur appliquent une dimension morale absente du discours lexicographique par le biais de reformulations définitionnelles et la mise en avant de traits sémantiques spécifiques, en vue de modifier les représentations populaires attachées à ces mots.

Après avoir présenté le cadre de la linguistique populaire dans lequel se situent ces énoncés, je montrerai que les nombreuses définitions et reformulations de mots en lien avec le militantisme (typiquement, le mot *animal*) prennent deux formes selon que la source est donnée ou non. Je présenterai tout d'abord les discours qui font appel à un discours garant (lexicographique et juridique), puis j'analyserai les énoncés définitionnels non sourcés en montrant les liens qui les relient aux précédents.

1. Des productions métalinguistiques profanes

Cette analyse s'inscrit dans le champ de la linguistique populaire ou *Folk Linguistic*. Les multiples désignations offertes par le lexique (*populaire, profane, ordinaire, spontané, néophyte, béotien*, etc.) auxquelles s'ajoutent des désignations propres à certains linguistes comme celle de *non-linguiste* (Niedzielski et Preston 2003) restent imparfaites puisqu'elles marquent une opposition binaire « entre linguistique populaire et linguistique dite savante ou scientifique » au lieu de « poser les choses en termes de continuum, de gradient de scientificité ou de sponta-

néité » (Achard-Bayle et Paveau 2008). On peut ainsi reprocher au syntagme *non-linguiste* son caractère exclusif susceptible de conduire à un paradoxe, le linguiste pouvant avoir lui-même des comportements de « non-linguiste ». De même, le qualificatif *ordinaire* (Riegel 1990 par exemple) convient mal aux énonciateurs disposant d'un certain savoir sur la langue et le discours (écrivains, politiciens, scientifiques, etc.) et peut aussi s'appliquer aux experts de la langue hors de leurs activités professionnelles (en situation de vie quotidienne). Le terme *spontané* rend lui aussi difficilement compte des pratiques discursives de militant·e·s sensibilisés aux questions de langage en relation avec la cause qu'ils défendent et aux pratiques discursives certainement stratégiques. Le terme *profane*, au sens de « non-initié » ou de non-spécialiste, est peut-être celui qui évoque le mieux la possibilité d'un continuum : le profane peut tout à fait disposer d'un certain savoir (ici sur la langue). En outre, ce terme ne borne pas les limites de ce savoir. Par ailleurs, je conserve le qualificatif *populaire*, qui renvoie étymologiquement au peuple. Ce terme auquel recourent certain·e·s linguistes (par exemple Paveau 2007 et 2008, Stegu 2008) est d'autant plus approprié qu'il renvoie ici à des pratiques ayant pour visée performative de modifier les représentations associées à certains signifiants (*animal*, *végane*, *végétarien*, etc.) d'un hyper-destinataire, le peuple. Enfin, je considère les énonciateurs/trices comme des agents énonciatifs, c'est-à-dire comme des participants actifs, à la fois usagers et producteurs de discours. Cette conception de l'énonciateur me semble en adéquation avec une linguistique populaire qui associe à la recherche le point de vue de non-spécialistes.

On peut se demander de quelle manière intégrer l'analyse de ces productions méta-linguistiques à la construction de savoirs scientifiques. Les théories populaires donnent des chemins d'accès aux processus de sémiotisation. Notamment, ce travail des locuteurs/trices sur le sens est au cœur d'une sémantique populaire, un champ encore peu développé hors des travaux de Julia (2001) et de Brunner (2014). Et pourtant « la question du sens commun s'entend d'abord comme la question par excellence des théories sémantiques » (Sarfati 2008 : 7). La *signification*, autrement dit la construction du sens en discours, est un domaine partagé entre tou-te-s les locuteurs/trices et n'appartient pas aux seuls linguistes : « le lexicographe et les usagers sont à l'intérieur même du système, situation homogène qui garantit la synonymie » (Chaurand 1990 : 277). Ici, les locuteurs/trices animalistes utilisent une voie démocratique, celle offerte par les médias, pour mettre en débat sur la place publique la signification de certains mots. Par exemple, les militant·e·s estiment que chez les personnes non végétariennes, le lien référentiel entre la viande consommée et l'animal doté de sensibilité est coupé. Leur objectif est d'amener la population à refaire ce lien au travers d'énoncés définitionnels sur *animal*, *viande* ou *végétarien*, à combler cette brèche référentielle. Les théories populaires peuvent donc alimenter la recherche sur les rapports entre le lexique, la référence et les représentations, en montrant comment se forment les catégorisations lexico-sémantiques populaires, et quelles sont les représentations axiologiques associées.

Dans son introduction au numéro de *Langages* consacré à la linguistique populaire, Beacco (2008 : 5) précise que les analyses montrent comment les « représentations sociales [...] agissent sur les comportements discursifs et cognitifs ». Inversement, les gloses méta-linguistiques aident ici à comprendre comment les comportements discursifs agissent sur les représentations, et plus généralement à analyser les liens entre représentations sociales et discours. Pour répondre à la question posée par Paveau en 2008, que vaut la théorie folk des non linguistes?, on peut dire que dans le cadre de ce corpus, elle permet aux agents énoncia-

tifs d'atteindre leur but, offrir aux destinataires de nouvelles représentations (bien sûr, rien ne permet aujourd'hui de deviner si ces destinataires vont ou non s'emparer des représentations).

D'une manière plus générale, les positionnements et les attitudes qui se dégagent de ces discours métalinguistiques reflètent la position non spéciste (qui refuse l'idée d'une hiérarchie entre les espèces¹). Il est à gager que les procès en lien avec la cause animale vont se multiplier dans les années à venir, le droit animal étant en train de se constituer en tant que domaine juridique (voir du côté américain le travail de Wise [2016a, 2016b], chercheur spécialisé dans le droit et la primatologie, ou les pétitions en faveur de la cause animale). La linguistique légale et la jurilinguistique devraient pouvoir tirer profit de ces analyses linguistiques populaires qui mettent au jour les représentations sur ce qui a trait à la question animale et ne peut être saisi qu'à travers les discours.

2. Définir par le recours à l'étymologie et au discours lexicographique

Les discours militants présentent de nombreux mots et énoncés à fonction autonymique (Authier-Revuz 1991, 1995) en vue de définir certains termes. Ces définitions populaires s'appuient sur différents discours garants : textes lexicographiques de référence (*Le Petit Robert* apparaissant comme la référence lexicographique la plus récurrente) ; le corpus juridique (la fondation de Brigitte Bardot se réfère à l'article L 214-6 du Code rural Est pour définir la désignation *animal de compagnie*) ; et le discours des organismes occupant une posture d'autorité dans le domaine. Typiquement, les agents énonciatifs se réclament de la Vegan Society dont la définition du terme *véganisme* est reprise sur d'autres sites militants (site vegan-france.fr par exemple).

[1]



sociétévégane.fr, onglet « documentation » (consulté en avril 2017)

1. Plus précisément, le terme *spécisme* désigne cette « tendance à favoriser théoriquement et pratiquement notre propre espèce sur la base d'une croyance injustifiable en sa supériorité intrinsèque » (Haber 2001 : 43).

[2] Le végane perçu comme un extraterrestre peut se rassurer : son ancêtre, le légumiste, était généralement considéré comme un excentrique [...]. Le terme même de *légumiste* n'a pas été créé pour caractériser un végétarien. [...] C'est en 1851 qu'on relève la première attestation de *légumiste* en français au sens de « végétarien ». Il surgit la même année en italien (*sing.* *legumista*, *plur.* *legumisti*) et l'année suivante en allemand (*sing.* *Legumist*, *plur.* *Legumisten*). [...] societevegane.fr, onglet « documentation » (consulté en avril 2017)²

Les organismes militants référents comme la Société Végane apparaissent comme les détenteurs d'un savoir linguistique populaire, en particulier lorsqu'il s'agit d'un terme comme *végane*, mot lexicalisé au début des années 2010 (*Hachette* 2013, *Le Petit Robert* et *Larousse* 2015) dont le caractère néologique est souligné par les graphies hésitantes et les commentaires métalinguistiques sur la présence ou non d'un *-e* final (« Végane est plus joli [que *vegan*] » peut-on lire dans le magazine *Top Nature*).

L'exemple [1] s'inspire du discours lexicographique en tant que modèle textuel, notamment en reprenant les abréviations des catégories grammaticales des dictionnaires (*adj.* et *n.*). Le terme *lexicalisé* atteste aussi d'un certain savoir linguistique. La source lexicographique est mentionnée (*Le Petit Robert*, *Le Robert Illustré*). Le visuel contribue à renforcer l'ethos scientifique par l'accumulation de livres (gages de savoir) et la posture concentrée du personnage tenant un stylo (autre emblème du savoir). Le caractère profane de ce commentaire ressort de précisions telles que « comme il se prononce » qui vient en justification du *-e* final. En [2], le discours historico-linguistique émaillé de précisions étymologiques (« *sing.* *legumista*, *plur.* *Legumisti*, *sing.* *Legumist*, *plur.* *Legumisten* ») contribue aussi à apporter une crédibilité scientifique à son énonciateur.

Simultanément, ce travail de définition permet d'historiciser le phénomène encore récent du véganisme et donc de le crédibiliser. À cet égard, on peut aussi mentionner le site *Les mots du végétarisme* qui, comme l'annonce sa page d'accueil, « se consacre à l'étude des termes tournant autour du végétarisme ». Ce site est celui d'un locuteur préoccupé des questions de langue puisqu'il s'agit d'un correcteur pour *Larousse* et *Le Robert*, mais il reflète aussi les préoccupations personnelles d'un énonciateur précisant être végétarien pour des raisons éthiques. Il se présente comme un « passionné », ce qui met en avant la passion et non l'expertise dans cette présentation de soi. Parallèlement, il construit son discours de sorte à développer un ethos d'expert, comme en témoignent les nombreuses références bibliographiques fournies à chaque définition et un travail étymologique et diachronique extrêmement poussé. Ces exemples illustrent la nécessité d'une vision scalaire et non binaire des locuteurs/trices profanes, qui se situent au croisement des catégories de « locuteurs concernés, militants ou passionnés » et de « correcteurs-relecteurs-rédacteurs », selon la typologie de Paveau (2008 : 96-97).

Le cas d'un mot comme *végane* est particulier puisque sa définition n'est pas encore bien stabilisée. Ce n'est pas le cas des termes usuels *animal* et *végétarien*. Bien que dignes d'intérêt pour l'analyse des discours populaires, notamment pour ce qui concerne la néologie, les exemples précédents soulignent un phénomène déjà traité dans la littérature, la soumission à la norme étymologique (voir Achard-Bayle et Lecolle 2009, et plus spécifiquement sur la définition étymologique, Micheli 2010 : 153-154; Julia 2001). Ce qui m'intéresse dans ces

2. Dans tous les exemples, les italiques sont de l'autrice.

exemples est qu'ils montrent l'intérêt des militant-e-s pour le discours lexicographique. Je vais à présent exposer des cas de reformulations métalinguistiques qui ont pour particularité de recourir de façon profane à un procédé de la sémantique intensionnelle, l'attribution de traits sémantiques, comme ceux de « sensible », « non-objet ». Le fait de chercher à dégager des traits distinctifs, qu'on les appelle *sèmes* ou *composants*, est une démarche qui remonte à l'Antiquité (Kleiber 2004 [1990]). Comme le soulignent Greco et Traverso (2016 : 9), l'un des modes de catégorisation des locuteurs/trices repose sur des « formes d'analyse en traits sémantiques (p. ex. «être parent c'est s'occuper de ses enfants»). »

3. Définir pour resignifier par des énoncés définitionnels non sourcés

Comportant des définitions empruntées au discours lexicographique, les exemples définitionnels précédents se situent au carrefour de ce que Martin (1990) appelle « définition naturelle » et « définition conventionnelle » (définitions lexicographique, juridique ou terminologique, c'est-à-dire produites par les experts et échappant au jugement de vérité).

D'autres énoncés ne laissent pas apparaître aussi explicitement leurs sources lexicographiques ou juridiques. Les exemples qui vont suivre contiennent des occurrences appartenant aux définitions conventionnelles (par exemple *sensible* qui renvoie à la définition lexicographique, ou *biens* qui appartient à la définition juridique). C'est ce rapport entre définition conventionnelle et définition naturelle que je souhaite souligner par les définitions de mots usuels tels que *animal* ou *végétarien*.

La multiplicité des définitions révèle l'existence d'un flou ou d'un conflit (Doury et Micheli 2016 : 123). Tout d'abord, cette analyse met en relief une tension interne à la définition conventionnelle qui définit l'animal en relation avec l'homme, soit en l'incluant dans la définition, soit en l'excluant. C'est le cas en effet dans *Le Nouveau Petit Robert* 2007 qui subdivise la définition de *animal* en deux catégories conceptuelles. Le *Larousse* en ligne propose deux définitions, l'une par opposition à *végétal*, la seconde par opposition à *homme*. Le site *L'internaute* présente trois acceptions : « être vivant organisé, doué d'une sensibilité et capable de mouvement », « être vivant autre que l'homme » et « personne grossière, brutale, dépourvue d'intelligence »³. Dans toutes ces définitions, l'animal est soit considéré comme un hyperonyme incluant l'homme, soit défini par opposition à ce dernier. Les définitions analysées ici reflètent cette indétermination lexicographique.

Parallèlement, l'analyse révèle aussi le conflit entre la définition lexicale (l'animal est un être doté de sensibilité) et le réel (l'animal est traité et considéré comme un objet ou ramené à une fonction). Les agents énonciatifs traitent ces conflits en tirant deux fils, par la référence indirecte aux définitions conventionnelles et par le renvoi au réel.

3.1. Un conflit de définitions

Certains énoncés renvoient au flou lexicographique par la référence à l'humain et l'emploi du mot *sensible*, qui est une marque récurrente du discours animaliste.

3. Ces sites ont été consultés le 24 novembre 2017.

[3] Les animaux de ferme (veaux, cochons, poule...) sont des êtres *sensibles* qui ressentent des émotions comme la joie, la peur, le stress...

<https://observatoire-des-aliments.fr/>, Interview d'Aurelia Warin, alors porte-parole des animaux de ferme, 24 septembre 2013

[4] J'ai signé parce que *nous sommes des mammifères parmi ces autres mammifères que l'on nomme animaux et qui sont sensibles, ressentent la douleur et nous ont beaucoup appris*, par exemple la théorie de l'attachement (cf. Cyrulnik), le porc, qui est le seul à se reconnaître dans un miroir, est tellement proche de nous qu'au début on a greffé des cœurs de porc sur les humains.

<https://www.change.org/>, Commentaire d'une pétition contre l'abattage des vaches gestantes, 20 avril 2017

Martin (1990 : 91) met en lien l'universalité des propriétés d'objets avec les univers de croyances : « Une propriété d'objet peut être reconnue comme universelle par tel locuteur, comme valable seulement pour la plupart des objets dénommés par tel autre. Cela revient à dire que l'universalité des propriétés d'objets est tributaire des univers de croyance. » Les dictionnaires par leurs définitions du mot *animal* reflètent deux univers de croyance opposés, l'un reconnaissant la suprématie de l'homme en l'excluant de la définition de *animal*, l'autre en faisant de *homme* un hyponyme de *animal*. Et le trait « sensibilité » n'apparaît que dans la définition hyperonymique. C'est ce trait que l'on retrouve en [3] et en [4]. On peut supposer, comme le montrent les premiers exemples, que les militant-e-s consultent les sources lexicographiques. Ils montrent ainsi leur prise de position face à une définition duelle. Appartenant à un univers de croyance refusant la suprématie de l'homme sur l'animal, ils tentent par des procédés définitoires de supprimer la frontière entre animal et humain en les associant par l'attribution de la qualité « sensible » à l'acception qui regroupe humain et animal (en [3] et [4]) ou en les regroupant en une seule catégorie, comme c'est le cas en [4] et ci-dessous :

[5]



Un animal (humain ou non) est « quelqu'un » et pas « quelque chose », et se doit d'être respecté en tant qu'individu sensible.

<https://causeanimalemouvement.wordpress.com/> (consulté en septembre 2017)

L'énoncé [5] emprunte une forme définitionnelle (*X est Y*) propre aux définitions naturelles. En effet, comme le remarque Riegel (1990 : 97), la forme des énoncés définitoires profanes (ou « ordinaires » chez Riegel) « n'affiche pas ouvertement son caractère métalinguistique ». La définition naturelle opère une prédication d'identité en faisant l'économie de

verbes tels que désigner ou signifier (*X désigne/signifie Y*) et recourt à des présentateurs tels que *c'est* (*X, c'est Y*) ou se limite à la copule *est* (*X est Y*) (Riegel 1990 : 97). À cette prédication d'identité s'ajoutent la forme négative (*pas*) sur laquelle je reviens plus bas et la modalisation autonymique (Authier-Revuz 1991) opérée par les guillemets sur les termes *quelqu'un* et *quelque chose*. Ces guillemets ne signalent pas la reprise d'un discours autre mais d'une représentation autre : ils alertent sur une non-coïncidence entre le mot *animal* et les représentations paradoxales qui lui sont associées. Selon le Mouvement pour la Cause Animale, antenne toulousaine de l'association L214, l'animal doit être *considéré* comme *quelqu'un* (autrement dit, comme de l'animé), et non comme *quelque chose* (non comme de l'inanimé) : cette préconisation est installée par l'assertion positive sur *quelqu'un* et par la négation sur *quelque chose*. Les agents énonciatifs s'attachent à requalifier l'animal en lui réattribuant le trait « animé » (par le mot *quelqu'un* opposé à *quelque chose*, par le terme *individu*) et le trait « sensible » (présent dans la lexie *individu sensible*). L'énoncé parenthétique *humain ou non* marque une prise de position vis-à-vis du flou lexical de la définition en optant pour la définition hyperonymique qui s'associe à la notion de sensibilité dans les définitions conventionnelles.

[6]



L214.com (consulté en septembre 2017)

En [6], le terme *animaux* est mis en relation avec le mot *biens*, ce dernier ne portant pas le trait « animé ». Ce mot montre que les militant.e.s s'appuient sur d'autres types de prédiscours (Paveau 2006) : l'animal est en effet considéré comme un bien dans les textes juridiques⁴. Cette législation se situe dans le droit fil du *Discours de la méthode* de Descartes qui présente la thèse de l'animal-machine, selon laquelle les animaux ne seraient que des automates dénués de raison et répondant à des stimuli. Ce n'est qu'en 2015 que l'article 515-14 de la loi n° 2015-177 attribue aux animaux les qualités « vivant » et « sensible », mais sans pour

4. Pour en savoir plus sur le droit animal, on pourra lire l'article très complet de Marguénaud 2015.

autant les extraire de la catégorie des biens : « Les animaux sont des êtres vivants doués de sensibilité. Sous réserve des lois qui les protègent, les animaux sont soumis au régime des biens. » La réflexion linguistique populaire s'appuie sur ce savoir juridique plus ou moins conscientisé, mais sans que cela soit explicité formellement. On peut supposer que l'effacement de la source soit stratégique, afin de donner à la définition un caractère absolu et performatif. Le désignant *habitant* fait de l'animal un occupant de la planète au même titre que l'homme et surtout, il apporte le trait « animé », par opposition à celui de « inanimé » inhérent au mot *biens*. Par la modalité négative, les militant.e.s marquent dans leur discours le conflit entre ces deux définitions (*les animaux ne sont pas des biens* / *ils sont eux aussi des habitants de cette planète*), et font apparaître leur opposition à la définition juridique et leur volonté de faire évoluer la législation.

3.2. Un conflit de représentations

J'entends par *représentation* un phénomène d'ordre à la fois cognitif, discursif et social et je m'appuie en cela sur la définition qu'en donne Paveau (2006 : 56) :

Je définis alors la représentation comme une entité cognitive (la représentation est un organisateur mental) qui fournit à l'individu un mode d'être en société (la représentation est une forme de connaissance du monde) construit ou activé en discours (la représentation est formulée discursivement, de manière implicite ou explicite).

Pour agir sur les représentations associées aux mots, les agents énonciatifs re-qualifient l'animal-objet (*X n'est pas*) en animal-être sensible (*X est*). Ainsi, dans le discours-vidéo que Kreezy, chanteuse engagée pour les droits des animaux, a prononcé à propos du chat Chevelu torturé à Draguignan en mai 2017, on peut entendre :

[7] Un animal n'est pas un objet.

Discours-vidéo de Kreezy, [en ligne : <http://youtu.be/fKOWQ5alu7k?a>], (consulté en juillet 2017)

La définition inscrit d'emblée l'acte énonciatif dans un objectif communicatif (Riegel 1990 : 99-100) car elle répond implicitement à une question (*qu'est-ce qu'un animal?*). L'effet dialogique est ici amplifié par la modalité négative récurrente dans le discours animaliste. Dans sa forme négative (*X n'est pas Y*), en offrant une contre-définition, l'énoncé porte un caractère polémique qui s'associe à la conception polyphonique du discours développée par Ducrot : « Une énonciation négative se présente en effet très fréquemment comme s'opposant à une affirmation préalable – que celle-ci ait été effectivement émise par le destinataire, ou qu'on la lui prête, ou qu'on le soupçonne d'y souscrire. » (Ducrot 1973 : 119). Comme le souligne à son tour Bres (1999 : 74), la négation est une marque de polémique : « La négation pose la relation E1/e1⁵ comme agonale : E1 rejette comme fausse l'assertion de e1. » Plus spécifiquement à propos des définitions, Doury et Micheli (2016 : 128) observent que la négation polémique permet de mettre en cause la définition avancée par l'adversaire. Cependant, dans ce corpus, il n'est pas fait référence explicitement aux autres définitions. La négation est certes un acte énonciatif (Allouche 1994 : 71) mais, en l'absence d'interlocuteurs/trices

5. E1 étant considéré comme le Locuteur (celui qui énonce) dans la terminologie de Ducrot et e1 comme l'énonciateur (celui qui prend en charge l'énoncé et en assume la responsabilité).

in praesentia dans ces discours médiatisés, c'est une doxa qui est ici remise en question. Ces définitions négatives prennent tout leur sens dans le contexte de production de ces énoncés, celui du militantisme. Les auteurs de ces discours s'opposent à une vision stéréotypée de l'animal, considéré non en tant qu'être vivant et porteur de droits, mais en tant qu'objet doté de fonctions servant à l'humain. C'est le cas en [7], où la modalité négative révèle un conflit de représentations, ainsi qu'en [5] et [6].

Les exemples qui suivent empruntent la forme d'une définition synonymique (*X est*) et/ou antonymique (*X n'est pas*) attribuée à un objet représenté visuellement, donc qu'il est inutile de décrire et de nommer. La propriété ainsi attribuée ne relève pas d'une description mais est de nature axiologique. Elle permet de modifier la place de l'animal sur un continuum non-animé – animé, non-humain – humain.

[8]



Twitter, L214, 12 juillet 2017

[9]



Twitter, L214, 12 juillet 2017

[10]



<http://vegan-france.fr/> (consulté en avril 2017)

Les deux tweets de L214 en [8] et en [9] redéfinissent la catégorie « animal » représentée iconiquement par deux espèces, le coq et la vache, en s'appuyant sur un procédé typiquement linguistique : l'attribution de traits spécifiques (ici : « animé » et « humain »). Dans ces exemples, la structure syntaxique *je suis.../(je ne suis) pas...* place ces termes en opposition avec les lexies *chose*, *machine* et *moyen de transport* qui portent le trait « non animé ».

En [8], les traits « animé » et « humain » sont portés par le mot *quelqu'un*, qui dans son sens moderne désigne un être humain (*Nouveau Petit Robert* 2007), ce qui permet de placer sur le même rang animal et humain. Rien ne prédisposait étymologiquement *quelqu'un* à référer à de l'humain puisqu'aucune de ses composantes ne renvoie à une personne humaine, ni l'indéterminé *quelque*, ni le quantitatif *un*. Mais Schnedecker a montré que « la référence exclusive à la personne humaine résulte d'une évolution au cours de laquelle *quelqu'un* a perdu beaucoup de son potentiel sémantico-référentiel et qu'elle incombe principalement à la composante –*un* de *quelqu'un* » (2006 : 404).

En [9], le trait « animé » est porté par le mot *mère* qui désigne un être animé ayant donné la vie. Ce mot s'applique aussi bien à des animaux qu'à des humains, ce qui crée un pont inter-espèces. En revanche, la troncation de l'image qui focalise sur les mamelles réifie l'animal représenté, réduit ici à une simple fonction (la production de lait). L'énoncé « je suis une mère » s'oppose ainsi au discours visuel (qui représente une vision stéréotypée que l'on peut avoir de la vache) et au discours verbal (pas une machine).

Il en est de même en [10], où le terme *sentient* relève de la perception et dénote l'idée de sensibilité⁶ tandis que la lexie *moyen de transport* s'applique plus généralement à un objet (bicyclette, train, etc.).

La requalification de l'animal par l'attribution de traits est soutenue par trois procédés : la modalité négative, mais aussi la référence iconique au réel et la prosopopée. Dans ces exemples, l'attribution de propriétés se fait par un énoncé prosopopique : donner ainsi la parole humaine à des animaux vient renforcer le trait « humain ». Cela permet aussi,

6. La sentience est un concept qui permet d'opposer la raison à la capacité de ressentir. Le terme *sentient* est un calque de l'anglais *sentient* et s'emploie dans les discours animalistes comme synonyme de *sensible*. Pour des raisons de place, il n'est pas possible ici de développer les raisons du recours à un autre mot que *sensible*, tout au plus dira-t-on que *sentient*, par son caractère néologique, joue un rôle interpellatif.

avec le renfort du visuel, de ne pas désigner nommément le mot défini en le remplaçant par un déictique (je). En ne nommant pas l'objet défini, ils agissent directement au niveau des représentations, en « court-circuitant » un premier niveau de représentation, celui de l'objet désigné, pour atteindre directement un second niveau de représentations axiologiques. Ces énoncés définitionnels ne donnent pas une instruction sur l'usage conventionnel d'un mot. Leurs auteurs ne visent pas la pertinence (au sens de Martin 1990 : 88). Ils ne cherchent pas à modifier le sens littéral de *animal*. Il s'agit de définitions naturelles stéréotypiques qui visent la représentation (*ibid.* : 89). Les militant-e-s cherchent à intervenir sur un plan sémantico-cognitif en appuyant sur les leviers de la représentation.

3.3. Des univers de croyance aux axiolexèmes du discours animaliste

La connotation morale que les agents énonciatifs souhaitent prêter à certains mots se réalise dans l'inscription d'un rapport avec le réel. En [11], il est fait référence à la souffrance de l'animal, or cette souffrance ne peut être inscrite en langue, c'est par le rappel au réel qu'elle peut s'inscrire dans un lexème :

[11] Alors *qu'est-ce que ça veut dire être végétarien?* (rires) [...] En fait, imaginez une situation où vous ne mangez pas de viande mais par contre vous pratiquez la chasse. [...] *Si on s'en tient à la définition classique*, végétarien égale pas de viande, vous êtes végétarien. *Moi je dis non, vous n'êtes pas végétarien, vous mangez végétarien.* Vous mangez de façon végétarienne, ce qui n'est pas du tout pareil. [...] *et c'est pourquoi j'emploie souvent le mot de végétariste* et non pas uniquement de végétarien pour distinguer celui qui fait une réflexion morale sur ses actes envers les animaux et qui change par conséquent de comportement, et celui qui ne fait pas cette réflexion et qui se contente de questions, disons sanitaires ou alimentaires, et qui se contente de regarder ce qu'il a dans son assiette. [...] *Etre végétarien, cela signifie* vouloir très simplement, et très immédiatement, éliminer ce qui peut être éliminable en terme de souffrance.

Radio Télévision Suisse, Auto-interview de André Méry, 1 mars 1999, à la parution de son ouvrage *Les végétariens, raisons et sentiments*, [en ligne : <https://www.babelio.com/auteur/Andre-Mery/127395>], (retranscription par mes soins)

L'auteur de l'énoncé ci-dessus est un « scientifique non linguiste », catégorie envisagée dans la typologie de Paveau (2008). Titulaire d'un doctorat scientifique, André Méry était alors président de l'Association végétarienne de France et membre de la *Vegetarian Society*. Ce militant du végétarisme remet en question la signification généralement attribuée au mot *végétarien* (la définition classique, « *végétarien* égale pas de viande ») et propose d'affiner la notion par le néologisme *végétariste* qui contiendrait une dimension morale supplémentaire. L'agent énonciatif ne justifie pas ce choix lexical mais il s'appuie probablement sur un savoir préalable. Le suffixe *-iste* marque en effet l'adhésion à une opinion ou une attitude (Arrivé et autres 1986 : 649). On le retrouve dans le paradigme des termes marquant l'affiliation à divers courants de pensée : *pacifiste*, *fasciste*, etc. Cependant on observe que l'énonciateur, dans la suite de son discours, abandonne le terme *végétariste* pour revenir au terme *végétarien* en lui donnant une définition qui inclut la dimension morale (« Être végétarien, cela signifie vouloir [...] éliminer ce qui peut être éliminable en terme de souffrance »), ce qui en fait donc un synonyme. Cela montre que son objectif semble bien plus d'ajouter une connotation morale au mot *végétarien* que de vouloir imposer un nouveau mot. Ici, le néologisme ne s'inscrit pas dans l'évolution de la langue. Il ne vient pas non plus couvrir une nouvelle réalité pour laquelle le lexique présenterait une lacune. Dans cet énoncé, le néologisme *végétariste* vient en soutien du

mot *végétarien*. Il s'agit de modifier les représentations attachées à un mot existant, *végétarien*, en l'enrichissant d'une connotation éthique par deux moyens linguistiques : le néologisme et la (re)définition. Le mot *végétarien* prend ainsi valeur d'axiolexème. L'axiolexème se distingue des catégories « d'unités signifiantes dont le signifié comporte le trait [subjectif] », à savoir les substantifs, les adjectifs, les verbes et les adverbes étudiés par Kerbrat-Orecchioni (2002 : 82-134). D'une part, je regroupe dans la catégorie des axiolexèmes les termes comme *animal* ou *végétarien* sans opérer de distinction entre les classes de mots. D'autre part, ces mots ne portent pas en langue une connotation méliorative ou péjorative, ils n'apportent pas en eux-mêmes de jugement évaluatif⁷. C'est par le jeu définitoire et la mise en réseau avec d'autres termes (objet, moyen de transport, etc.) que ces mots prennent dans les discours animalistes une valeur axiologique. Les axiolexèmes sont ces mots sur lesquels vient se cristalliser la polémique et qu'il importe de redéfinir afin de modifier les représentations qu'ils suscitent. Leur repérage est plus malaisé que celui des mots agonistiques qui « condensent en effet un débat qu'il n'est pas besoin de reproduire dans son intégralité », qui « véhiculent des antagonismes sociaux et font appel à la mémoire discursive » (Husson 2017 : § 16, 1). On peut mettre dans cette catégorie un mot comme *mariage* ou *sexisme*. À la différence des « mots agonistiques », des « mots conflits » (expression de Tournier 2002 appliquée au mot *grève*) et des « mots arguments » (notion développée par Moirand 2004 à propos de l'expression *principe de précaution* qui est brandie comme argument dans les médias), dont la connotation conflictuelle est déjà inscrite en langue, les axiolexèmes ne condensent pas encore le débat mais en portent les germes. Leur analyse permet de mettre en relief les tensions socio-politiques de manière synchronique.

Ces productions linguistiques profanes spontanées n'ont pas pour visée de faire étalage d'un savoir sur la langue (comme l'étymologie populaire), ni d'évaluer une conformité aux règles de la langue (purisme). Elles n'ont pas la langue comme objet. Elles ont pour objectif de modifier les représentations attachées à certains mots, et ce dans un but militant. Il s'agit de défendre la cause de l'animal en intervenant sur les représentations attachées aux mots en lien avec la cause animale.

Que la signification repose sur des discours préalables a été largement démontré entre autres par Paveau (2006). Les prédiscours aident ici à comprendre la multiplicité de certaines occurrences (récurrence du terme *sensibilité* qui appartient au discours lexicographique et juridique). Cependant l'étude des représentations dans ce corpus permet de dépasser « la conception d'un lexique réduit à un dépôt d'acquis (internes au système de la langue, ou fixés dans une mémoire lexicale) » (Cadiot et Visetti 2008 : 84). Cette capture sémantique de ce qui constitue « les prédiscours de demain » pourra être confrontée dans les années à venir avec les éventuelles nouvelles représentations qui seront attachées à ces axiolexèmes et les éventuelles retouches lexicographiques et juridiques sur la définition de ces termes. Si la linguistique populaire analysée dans le cadre de cette étude porte ses fruits, l'interprétation populaire de ces mots hors du discours militant pourra peut-être alors comporter cette dimension morale que les agents énonciatifs de ce corpus auront cherché à instaurer en dis-

7. Précédemment, j'ai appelé ce type de mots des *mots-porteurs* (de qualités morales), sur l'exemple des mots *mère* et *maman* insérés dans de multiples périphrases définitoires dans les discours de parents endeuillés (Ruchon 2015).

cours. Peut-être qu'en se chargeant de ces connotations morales induites par les métadiscours populaires, ces termes seront alors passés de la catégorie des axiolexèmes à celle des « mots agonistiques ». Ils auront ainsi un poids argumentatif qu'ils n'ont pas à l'heure actuelle. Il est certain que d'autres facteurs y auront contribué, notamment les informations diffusées dans le discours scientifique sur l'animal.

Éléments bibliographiques⁸

- ACHARD-BAYLE, G. et PAVEAU, M.-A., éd., 2008, *Pratiques* 139-140, « Linguistique populaire? », Metz, Centre de recherche sur les médiations.
- ACHARD-BAYLE, G. et LECOLLE, M., (dir.), 2009, *Recherches linguistiques* 30, « Sentiment linguistique. Discours spontanés sur le lexique », Metz, Université Paul Verlaine-Metz.
- ALLOUCHE, V., 1994, Négation, signification et stratégies de parole, *Langue française* 94, Paris, Larousse : 68-79.
- ARRIVÉ, M., GADET, F. et GALMICHE, M., 1986, *La grammaire d'aujourd'hui*, Paris, Flammarion.
- AUTHIER-REVUZ, J., 1991, *Les non-coïncidences du dire et leur représentation méta-énonciative. Étude linguistique et discursive de la modalisation autonymique*, thèse de doctorat, Paris, Université de Paris VIII.
- AUTHIER-REVUZ, J., 1995, *Ces mots qui ne vont pas de soi : boucles réflexives et non-coïncidences du dire*, Paris, Larousse.
- BEACCO, J.-C., 2008, De la verve. À la recherche d'un idéal discursif ordinaire, *Pratiques* 139-140, Metz, Centre de recherche sur les médiations : 129-147.
- BRES, J., 1999, Vous les entendez? Analyse du discours et dialogisme, *Modèles linguistiques* 40, Toulon, Association Modèles linguistiques : 71-86.
- BRUNNER, P., 2014, *Le Vague, die Vagheit. Du mot au concept, pragmatique et folk linguistique*, Limoges, Lambert-Lucas.
- CADIOT, P. et VISETTI Y.-M., 2008, Proverbes, sens commun et communauté de langage, *Langages* 170, Paris, Armand, Colin : 79-91.
- CHAURAND, J., 1990, Quelques jalons rétrospectifs. La définition lexicographique, dans Chaurand, J. et Mazière, F., éds, *La définition*, Paris, Larousse : 276-277.
- CHAURAND, J. et MAZIÈRE, F., éds, 1990, *La définition*, Paris, Larousse.
- DESCARTES, R., 2000 [1637], *Le discours de la méthode*, Paris, Garnier Flammarion.
- DOURY, M. et MICHELI, R., 2016, Enjeux argumentatifs de la définition : l'exemple des débats sur l'ouverture du mariage aux couples de même sexe, *Langages* 204, Paris, Armand Colin : 121-138.
- DUCROT, O., 1973, *La preuve et le dire*, Tours, Mame.

8. Tous les liens URL ont été vérifiés et étaient valides en octobre 2018.

- GRECO, L. et TRAVERSO, V. (dir.), 2016, Définir les mots dans l'interaction : un essai de sémantique interactionnelle, *Langages* 204, Paris, Larousse : 5-26.
- HABER, S., 2001, Les apories de la libération animale : Peter Singer et ses critiques, *Philosophique* 4, Besançon, Presses Universitaires de Franche-Comté : 47-69.
- HUSSON, A.-C., 2017, Les mots agonistiques des nouveaux discours féministes : l'exemple de *grossophobie* et *cissexisme*, *Argumentation et Analyse du Discours* 18, Tel Aviv, Université de Tel Aviv, <http://aad.revues.org/2317>.
- JULIA, C., 2001, *Fixer le sens ? La sémantique spontanée des gloses de spécification du sens*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle.
- KERBRAT-ORECCHIONI, C., 2002 [1999], *L'énonciation*, Paris, Armand Colin.
- KLEIBER, G., 2004 [1990], *La sémantique du prototype*, Paris, Presses Universitaires de France.
- MARGUÉNAUD, J.-P., 2015, La modernisation des dispositions du code civil relatives aux animaux : l'échappée belle. Commentaire de l'article 2 de la loi n° 2015-177 du 16 février 2015, *Revue juridique de l'environnement* 40, Cachan, Lavoisier : 257-263.
- MARTIN, R., 1990, La définition « naturelle », dans Chaurand, J. et Mazière, F., eds, *La définition*, Paris, Larousse : 86-95.
- MICHEL, R., 2010, Argumentation et réflexivité langagière : propositions pour l'étude de l'usage argumentatif des définitions, *Verbum* 32, 1, Nancy, Presses Universitaires de Nancy : 143-161.
- MOIRAND, S., 2004, L'impossible clôture des corpus médiatiques. La mise au jour des observables entre catégorisation et contextualisation, *Travaux Neuchâtelois de Linguistique (TRANEL)* 40, Neuchâtel, Institut des sciences du langage et de la communication : 71-92.
- NIEDZIELSKI, N. et PRESTON, D. 2003 [2000], *Folk Linguistics*, Berlin, New York, de Gruyter Mouton.
- PAVEAU, M.-A., 2006, *Les prédiscours*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle.
- PAVEAU M.-A., 2007, Les normes perceptives de la linguistique populaire, *Langage et société* 119, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme : 93-109.
- PAVEAU, M.-A., 2008, Les non-linguistes font-ils de la linguistique ? Une approche anti-éliminativiste des théories folk, *Pratiques* 139-140, Metz, Centre de recherche sur les médiations : 93-109.
- RIEGEL, M., 1990 [1967], La définition, acte du langage ordinaire. De la forme aux interprétations, dans Chaurand, J. et Mazière, F., eds, *La définition*, Paris, Larousse : 97-109.
- RUCHON, C., 2015, *Des vertus antalgiques du discours ? L'expression de la douleur et de l'attachement dans les discours sur la maternité*, thèse de doctorat, Paris, Université de Paris 13 Sorbonne Paris Cité.
- SARFATI, G. E., 2008, Présentation, *Langages* 170, Paris, Armand Colin : 3-12.
- SCHNEDECKER, C., 2006, Que vise quelqu'un ?, dans Corblin, F., Ferrando, S. et Kupferman, L., eds, *Indéfini et prédication*, Paris, Presses de l'université Paris-Sorbonne : 403-415.

- STEGU, M., 2008, Linguistique populaire, language awareness, linguistique appliquée : interrelations et transitions, *Pratiques* 139-140, Metz, Centre de recherche sur les médiations : 81-92.
- TOURNIER, M., 2002 [1982], Les mots conflits : L'exemple de grève au milieu du 19^e siècle, *Propos d'étymologie sociale* 1, Lyon, ENS Éditions : 67-81.
- WISE, S., 2016a, « L'avocat des chimpanzés », dans Hegedus, C. et Pennebaker, D. A., (réal.), *Arte*, <http://www.arte.tv/guide/fr/055171-000-A/l-avocat-des-chimpanzes> (consulté le 22/01/2018).
- WISE, S., 2016b, *Tant qu'il y aura des cages. Vers les droits fondamentaux des animaux*, trad. Chauvet, D., Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion.

L'AUTRICE

Catherine Ruchon, enseignante-chercheuse à l'université Paul-Valéry Montpellier 3, rattachée au laboratoire *Pléiade*, travaille en analyse du discours, en particulier sur des corpus dits « sensibles », traitant de la souffrance (handicap, deuil, etc.), ou sur des sujets sociaux éthiques comme la cause animale.